La poupée et les raisins : l'interprétation des mots à la pensée

Daniel Thomières

▶ **To cite this version:**

Daniel Thomières (Dir.). La poupée et les raisins : l'interprétation des mots à la pensée. Daniel Thomières; Centre interdisciplinaire de recherche sur les langues et la pensée (CIRLEP, EA 4299). ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.7-16, 2016, Des mots à la pensée. Onze variations sur l'interprétation, 9782374960128. hal-02488470

HAL Id: hal-02488470
https://hal.univ-reims.fr/hal-02488470

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

La poupée et les raisins : l'interprétation des mots à la pensée

Le présent ouvrage, publié par le CIRLEP (*Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Langues Et la Pensée*) de l'Université de Reims Champagne-Ardenne, s'inscrit dans une longue lignée de recherches couvrant plus de deux décennies et inaugurée bien avant que le CIRLEP ne soit le CIRLEP : l'interprétation des textes dans ses dimensions aussi bien théoriques que pratiques. Un atelier régulier, puis de nombreux colloques, pour ne pas parler des numéros annuels de la revue *Imaginaires*, en portent témoignage.

Les contributions qui suivent se veulent toutefois moins universitaires de présentation qu'il n'est de coutume, tout en demeurant bien évidemment profondément universitaires en ce qui concerne leur rigueur. Elles témoignent, pourrait-on dire, d'une expérience visant à montrer au néophyte de bonne volonté que dégager les richesses d'un texte dans ses tenants et ses aboutissants est une entreprise de l'ordre du possible. Divers chercheurs ont ainsi accepté de montrer comment ils travaillent que ce soit à partir de textes philosophiques, culturels/historiques ou littéraires plus ou moins longs. Dans tous les cas, l'accent a été placé sur les rapports entre, d'une part, les mots / la langue / les langues et, d'autre part, la pensée / l'interprétation / les possibilités de sens, et cela conformément à la vocation première du CIRLEP : jusqu'où pouvons-nous développer les potentialités de ce « ET » qui relie *langue* « et » *pensée* dans notre sigle ?

Nos différents collaborateurs vont vous entraîner « en coulisses ». Plutôt que de présenter un produit fini, ainsi qu'ils le feraient dans une revue universitaire traditionnelle, ils vont insister sur l'échafaudage de la maison, échafaudage que d'ordinaire l'on se dépêche de démolir… En montrant concrètement et sans rien cacher comment il est possible de passer d'un texte à une interprétation, ils font la preuve qu'une telle entreprise ne doit pas intimider et qu'en fait quiconque

aurait pu en faire de même. Pour parodier (si l'on me permet…) la comptine que nous chantions, enfants, lorsque l'année scolaire prenait fin : « Les cahiers au feu et les maîtres au milieu ! », nous serions très tentés de dire : quand vous aurez lu ce livre, brûlez le ! Vous n'en avez plus besoin. À présent, expérimentez et inventez par vous-même vos propres méthodes d'interprétation.

Le présupposé essentiel derrière notre entreprise est, pour le dire simplement, qu'un texte n'est jamais « comestible » directement. C'est un peu comme le poisson… On ne verra ici qu'un petit clin d'œil au cru et au cuit dont parle Claude Lévi-Strauss, à l'opposition entre nature et culture, si l'on préfère, en reconnaissant évidemment qu'un texte n'appartient pas à la nature, mais bien déjà au domaine culturel. Même les sushis sont « cuits ». Comprenons, transformés, objets d'une mise en scène à destination d'êtres humains. (Les requins dans l'océan ne mangent pas de sushis !) Il en va de même des textes. Nous nous les approprions dans l'acte de lecture et encore plus si nous en construisons une interprétation critique. Nous utilisons à cet effet des opérations mentales, que nous adaptons, perfectionnons, quand nous n'en inventons pas de nouvelles. On peut donner à présent un second petit clin d'œil, cette fois à Jean Piaget, qui faisait remarquer que notre cerveau fait appel à deux types d'opérations dans nos rapports avec les objets. (Ces objets peuvent être un nouveau jouet pour un bébé, un phénomène naturel pour un scientifique ou un texte à expliquer par un élève à l'école ou bien un chercheur à l'université). Nous commençons en général par l'assimilation (ce jouet fonctionne peu ou prou comme ceux que je possède déjà, je peux « plaquer » sur ce texte une façon de lire que j'ai déjà assimilée). Lorsque l'objet résiste, par exemple parce qu'il est trop nouveau ou trop différent, je dois accommoder (presqu'au sens optique du terme) et construire de nouvelles opérations mentales (ou schémas sensori-moteurs dans le cas de notre bébé). Pour résumer, avec l'assimilation, l'objet doit s'adapter. Avec l'accommodation, c'est le sujet qui s'adapte, se transforme et s'enrichit. Toute lecture est ainsi toujours déjà une construction.

Si leur présentation se veut vulgarisatrice (au bon sens du terme), les textes qui seront présentés ici feront toutefois

l'objet d'une approche dite universitaire, laquelle possède sa « règle du jeu », ou, pour le dire différemment, son éthique propre : il est impératif de rendre compte de tous les aspects du texte sans aucune exclusion. Considérant que la notion de totalité est assez trouble d'un point de vue idéologique et carrément idéaliste sous l'angle pratique, nous nous permettrons de reformuler notre impératif catégorique en insistant sur le fait que c'est un maximum de caractéristiques du texte qui doit être appréhendé et théorisé. Plus précisément, chaque trait ou détail devrait être interrogé : en quoi pose-t-il un problème ? (« *So what ?* » en anglais, plutôt que « *Why ?* »). Pour prendre l'exemple trivial du bon roi Henri IV, si le texte nous déclare qu'il chevauchait un beau cheval blanc, on ne jugera clairement pas cette précision problématique. En revanche, on pourrait peut-être se demander pourquoi son cheval était blanc et non noir ou alezan, ou bien encore en quoi il est peut-être important de s'interroger aujourd'hui au XXI^e^ siècle sur la couleur de son cheval, et ainsi de suite. Ce détail sera bien évidemment à relier à d'autres aspects dudit texte de manière à constituer tout un réseau d'implications sur lequel la réflexion critique pourra alors porter.

C'est souvent cette notion d'implication (« *So what ?* ») qui nous permet de mettre le texte en perspective, ou, si l'on préfère, en problème. Les différents éléments constitutifs du texte possèdent des possibilités de sens à de nombreux autres niveaux. Ils ont, par exemple, une importance du point de vue du moi, du monde et de divin (pour nous limiter à un trinôme à la base de l'histoire de la métaphysique occidentale), ou bien encore du point de vue de mon rapport à l'autre (l'amour, l'amitié, la haine, l'indifférence, etc.), à la société, à la politique, etc., si l'on veut bien ajouter à cette petite liste une interrogation plus moderne. Le moi, le monde, Dieu, l'autre ont en effet pour caractéristique d'être des questions auxquelles aucune réponse objective ne sera jamais apportée : je peux voir mon visage, jamais mon moi ; le monde est d'une richesse infinie et les liens qui m'unissent à lui sont irréductiblement multiples ; Dieu ne sera jamais une certitude objective et consensuelle ; autrui me dépasse, c'est un mystère pour moi, une possibilité peut-être (à moins bien sûr que j'ai choisi de le traiter comme un moyen à mon service). De cette

manière, chaque texte permet de dégager une vision, une perspective, un point de départ à la réflexion et à l'action, toutes choses qui ne posséderont jamais de réponse définitive, ou alors, cela signifierait que nous ne sommes plus à l'université, mais dans une structure de type religieux et dogmatique qui impose des réponses et refuse les questions et les débats entre les habitants de la cité. Nous nous trouverions alors dans une société fondamentalement non démocratique.

Il s'agit bel et bien d'explication de texte. Le terme est approprié. Le jeune Gilles Deleuze faisait avec beaucoup de pertinence remarquer dès la première mouture de son *Proust et les signes* (1964) que c'est là une pratique humaine qui tourne autour d'une notion néo-platonicienne que l'on peut rendre par le latin « *plicare* ». Ex-pli-quer, renvient à dé-plier, c'est-à-dire à chercher les im-pli-cations, ce qui est une autre manière de dire qu'un texte doit toujours être com-pli-qué dans les deux sens du terme : il est compliqué car il possède une richesse plus ou moins cachée, et il est compliqué car son interprétation nous permet de poser des problèmes compliqués. Ainsi que nous le disons régulièrement à nos étudiants : si l'exercice universitaire de l'explication de texte vise à montrer que ce qui est compliqué peut s'expliquer simplement, il a également pour fonction de démontrer que ce qui paraît simple peut toujours recéler des problèmes compliqués.

Déplier, c'est, pour le dire autrement, développer et continuer à développer les virtualités de sens du texte, et cela aussi loin que l'on peut aller. « Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé ». (Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 47) Une madeleine produit un village (ou plutôt une certaine vision d'un village), des clochers évoquent trois jeunes filles (et tous les mondes associés intérieurs à l'intérieur

de mondes extérieurs que je peux imaginer), et, plus généralement, des détails textuels donnent naissance à des problèmes.

Deleuze, pour en revenir à son bel ouvrage sur Proust, l'énonce sans ambiguïté : « Nous ne sommes pas physiciens ni métaphysiciens : nous devons être égyptologues. […] Tout est impliqué, tout est compliqué, tout est signe, sens, essence. Tout existe dans ces zones obscures où nous pénétrons comme dans des cryptes pour y déchiffrer des hiéroglyphes et des langages secrets. L'égyptologue, en toutes choses, est celui qui parcourt une initiation — l'apprenti » (*ibid.* 110).

Lire est souvent une activité mécanique. On sait où l'on va. Certains livres ne sont que des tissus de clichés et le lecteur qui les achète ne cherche pas généralement pas à remettre quoi que soit en cause. En revanche, interpréter un texte ambitieux qui résiste est bien une affaire d'apprentissage. Le lecteur (se) pose des questions et quelque chose de nouveau est alors produit. On peut alors parler de l'interprétation comme d'un acte de création, lequel n'est possible que parce que le lecteur transforme des éléments constitutifs du texte en problèmes. Un même élément textuel pourra constituer un grand nombre de problèmes différents en fonction du sujet qui lit, de sa culture et de ses attentes, et surtout de la manière dont il va transposer ces problèmes à de nouveaux contextes. En d'autres termes, il y a là un processus quasiment infini qui, partant de la rencontre d'un texte donné et de lecteurs différents, va donner naissance à des entités d'un troisième type, des interprétations, qui ne sont ni un reflet du texte, ni un reflet de la conscience d'un lecteur, mais des créations objectives et autonomes.

Revenons au bébé piagétien. Il ne cesse d'apprendre. Et surtout, il n'y a pas une façon unique d'« utiliser » une nouvelle poupée. Il faudrait parler d'une variation des expérimentations sensori-motrices. À l'autre extrême de notre typologie de sujets, on sait aujourd'hui que la théorie newtonienne n'est pas la vérité ultime concernant le monde, pas plus que ne l'est la relativité d'Albert Einstein. Variations encore. Entre le bébé et le scientifique de génie, les chercheurs en sciences humaines vont eux aussi produire une multiplicité d'interprétations d'un même texte.

Rappelons que le XX^e^ siècle aura été le témoin d'un

développement exceptionnel dans le domaine des théories de la lecture et de la réception des textes. Étant hors de question d'entrer ici dans le détail, nous nous bornerons à souligner qu'une interprétation est une construction impliquant pour un certain pourcentage le texte ou pour un pourcentage complémentaire le lecteur. Ce dernier met en œuvre ses valeurs, ou plus probablement ses habitus, son inconscient et son histoire personnelle, le poids des mots d'ordre implicites des communautés et sous-groupes souvent contradictoires auxquelles il appartient, etc. Un texte ne peut exister sans lecteurs et il n'y a bien sûr pas de lecteurs sans textes.

Le seul nom que nous citerons sera celui du Hans-Georg Gadamer de *Wahrheit und Methode* (1960) pour son concept de « *préjugé* ». Le terme ne sera pas pris dans son acception banale (« *Vorurteil* »), mais au sens où lire implique pour ainsi dire une série de jugements préalables (« *Praejudicia* »). Une interprétation n'est jamais une activité vierge, désincarnée et atemporelle. Le lecteur est au contraire ancré dans son époque, laquelle est caractérisée par ses conflits, ses certitudes et ses interrogations, ainsi que par ses jeux de langage. Il constitue donc un point de vue limité qui établit un dialogue entre le texte et les « préjugés » qui constituent les lecteurs que nous sommes comme sujets langagiers et historiques. En d'autres termes, un texte pourra produire une grande variété d'effets de sens selon l'infinité des contextes où il va être lu, infinité que l'auteur du texte n'aura bien évidemment pas pu prévoir. Friedrich Nietzsche a ainsi, par exemple, pu être considéré par les nazis comme un précurseur de leurs idées. Il n'y a pas de doute toutefois que ses écrits recèlent une multitude d'autres implications possibles.

Dans l'acte de lecture, le présent est inséparable du passé, tout comme il l'est dans la perception, ainsi que le soulignait de manière incontournable Henri Bergson dans *Matière et mémoire*. On ne peut assigner un sens ou des implications à ce que l'on perçoit qu'en le rapportant à des éléments stockés dans notre mémoire, et, réciproquement, les souvenirs n'affleurent à notre conscience que convoqués par tel ou tel spectacle confrontant nos sensations. Dans le champ de la recherche universitaire, il en va de même en qui concerne l'histoire, laquelle ne saurait être qu'un regard présent formé de questions

actuelles sur le passé. (Il va sans dire que nous pensons ici pas à ces piètres historiens, si nombreux pourtant, qui ne savent que décrire et juxtaposer de manière positiviste ce qu'ils appellent des « faits » sans s'interroger un moment sur la logique qui permet de construire un « fait »). En guise de petite illustration, et aussi de douzième texte étudié par notre ouvrage, nous nous permettrons de présenter très brièvement ce qui pourrait presque être vu comme un cas d'école, qui nous semble montrer très clairement que la question reste la même que le texte soit dit littéraire, ou culturel/historique ou encore à caractère philosophique.

Dans son roman *Les Raisins de la colère* (*The Grapes of Wrath*, 1939), John Steinbeck dépeint l'exode de familles de petits fermiers des États centraux des États-Unis jusqu'en Californie. Ils ont été chassés de leur terre par la sécheresse et les banques, sans parler des publicités mensongères vantant les possibilités infinies qu'offrirait l'Ouest. Arrivant en Californie, ils sont victimes d'une exploitation politique et économique, qui est d'un autre type, mais qui se révèle tout aussi mortifère. On peut s'interroger pour savoir quel est le sens de ce roman. Une façon de répondre à cette question est de se demander pour qui il est écrit, ou, si l'on préfère, où se trouve le sens du roman. Le sens figure incontestablement à l'état virtuel dans les quelque 300 pages de l'œuvre (sans laquelle, soit dit au passage, le phénomène historique réel décrit par l'auteur aurait bien sûr quand même existé), mais le texte seul ne pose pas le problème du « sens ». Seuls des lecteurs le peuvent dans leur rencontre avec le texte.

Le sens existe donc « dans notre tête », pour le formuler de façon simple. Comprenons, le roman de Steinbeck n'a jamais été destiné à ces pauvres fermiers pratiquement illettrés qu'il décrit. Quand ils possèdent un livre, il s'agit de la Bible. Ils ne lisent pas de romans. Dans le fond, un texte n'est pas très différent d'une bouteille, ou plutôt d'une multitude de bouteilles à la mer. Il va acquérir du sens dans une infinité de contextes non prévisibles. *Les Raisins de la colère* ont « parlé » au début des années 1940 à un public cultivé dans l'est des États-Unis, ainsi qu'à de nombreux lecteurs à travers le monde, tout comme il nous « parlent » encore (différemment, c'est clair) aujourd'hui en 2016. Certains lecteurs seront même peut-être changés par l'expérience de leur lecture, à supposer qu'ils le veulent ou qu'ils le puissent. Reconnaissons toutefois que c'est là un terrain excessivement difficile à baliser. À certains moments, certains êtres humains restent monolithiques, à d'autres il semblerait qu'une petite fêlure les entraîne malgré eux dans un processus irrésistible

de devenir et que leurs évidences et leurs habitus sont redistribués. Ils voient la réalité d'une autre façon autour d'eux, ils voient des choses qui étaient là mais qu'ils n'avaient pas perçues. Telle est une des fonctions possibles des textes, un peu comme les tableaux de Renoir, à l'origine mal acceptés par le grand public, mais qui, au bout de vingt ans, représentaient pourtant une manière « normale » de voir le monde, ainsi que le rappelle Proust dans un passage bien connu du *Côté de Guermantes* (cf. p. 257).

Pour revenir au *Raisins de la colère*, on remarquera, par exemple, que ce qu'il faut bien appeler certaines notions généralisables par les lecteurs sont mises en avant. Il y en a notamment trois qui (curieusement ?) riment entre elles : *me* / *family* / *anybody*. Au début, Tom Joad est un jeune égoïste qui ne vit que pour les filles et l'alcool. Dans un deuxième temps, il découvre que ce qui semble être la valeur supérieure est de contribuer à la survie de la famille. L'évolution s'achève avec l'épiphanie de la mère : « Use' ta be the family was fust. It ain't so now. It's anybody » et le roman se termine sur une scène montrant la fille, Rose of Sharon, qui vient de subir une fausse couche, donnant son lait à un vieil homme sur le point de mourir de n'avoir pas mangé depuis six jours. (Nouvelle religion ? Un nouveau monde avec de nouvelles valeurs entièrement immanentes cette fois qui est créé le septième jour ?) Cet inconnu rencontré par hasard est plus important que ma famille. Je deviens son « otage », dirait Emmanuel Lévinas. Certes, c'est là une position extrême et guère réalisable, mais on peut y déceler un principe caractérisant tout être humain qui veut être un authentique être humain : « You got to ». Il faut le faire. Peut-être (probablement ?) le vieillard ne va-t-il pas survivre. Ce n'est pas important en soi. D'ailleurs, le livre s'arrête à ce moment précis et le lecteur ne le saura pas. Mais Rose of Sharon aura eu raison d'essayer. Faire l'effort lui donne sa véritable identité : la joie d'être une mère (joie qui n'a rien de biologique, mais qui constitue une réalité mentale d'une extrême importance). La jeune femme donne le lait, l'amour, la vie.

On peut, si l'on veut, formuler cela encore différemment. Quand Rose of Sharon lui tend le sein, le moribond fait non de la tête. Elle lui dit alors : si, il le faut. Le passage a longtemps choqué les imbéciles de l'Amérique dite profonde, alors qu'il n'a littéralement rien de pornographique. Il est toutefois obscène au sens où il est là pour choquer et faire découvrir la seule valeur qui importe réellement : oui, toujours dire oui, c'est-à-dire privilégier la vie. C'était là la manière de Steinbeck d'élaborer une véritable éthique, librement inspirée sans le dire de Spinoza et

secondairement du William Blake qui répétait « Everything that Lives is Holy » (*A Song of Liberty*, voir aussi *America*). Plus que l'opposition bien / mal, opposition dont l'origine est bien nébuleuse, le seul vrai problème qui compte est le choix entre la vie et la mort. *Les Raisins de la colère* est le roman de l'intolérable créé par la nature et les hommes. C'est aussi le texte qui utilise l'intolérable pour faire émerger chez le lecteur de manière proprement obscène de nouvelles possibilités de vie.

Les contributions rassemblées ci-après peuvent donc être lues doublement sous le signe de la variation. Dans un premier sens, on se rendra compte aisément que notre ouvrage ne cherche à imposer aucune espèce d'orthodoxie en ce qui concerne le choix des méthodes et leurs présupposés théoriques. Nos lecteurs pourront être tentés d'expérimenter à leur tour telle ou telle façon de travailler ou bien ne pas le faire. Liberté et démocratie de la recherche… Les différents chapitres sont composés de trois parties et chacune peut être lue indépendamment (ou pas lue…) : 1°) un texte plus ou moins court ou long est présenté ; 2°) une bibliographie critique met à la portée du non spécialiste certaines méthodes en n'hésitant pas à paraphraser une terminologie qui risque de le rebuter, voire en « trahissant » cette terminologie (car, si l'expression « *traduttore traditore* » est profondément vraie, la recherche est elle aussi nécessairement trahison, adaptation et invention si elle se veut productive) ; 3°) une proposition de lecture du texte choisi parmi d'autres centrée sur un concept central. En ce qu'elle constitue une possibilité d'interprétation parmi d'autres possibles, cette troisième partie sera notre seconde illustration du principe de la variation au sens de non orthodoxie et de non dogmatisme.

Si tant est que nous avons une « philosophie » de l'interprétation, nous suggérerons en conclusion qu'elle obéit à deux impératifs. D'une part, elle vise à accroître la richesse sémantique du lecteur avec tout ce que cela peut impliquer (possibilité de discriminer, de choisir, en un mot, liberté). D'autre part, même lorsqu'un texte évoque une situation intolérable, la servitude, la souffrance, il n'y a aucune raison pour que les implications que l'on peut en dégager soient prisonnières d'une vision de mort. Loin de s'identifier mimétiquement au contenu du texte, les lecteurs peuvent très

bien y découvrir des perspectives constructrices. N'était-ce d'ailleurs pas là que se trouve, selon Nietzsche (un Nietzsche non nazi…), le pouvoir (au sens de puissance, potentiel non encore réalisé) des textes ? Dans ces textes qui résistent à une lecture mécanique, on découvre ce qu'il appelle dans l'Introduction à *La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, (1875) « *Möglichkeiten des Lebens* », des possibilités de vie...

Daniel Thomières

Bibliographie

BERGSON, Henri. *Matière et mémoire*. Paris : Félix Alcan, 1896.

BLAKE, William. « *A Song of Liberty* », 1792. « *America, A Prophecy* », 1793. *Complete Writings*. Oxford : Oxford University Press, 1969.

DELEUZE, Gilles. *Proust et les signes*. 1re édition, Paris : PUF, 1964.

GADAMER, Hans-Georg. *Wahrheit und Methode : Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. Tübingen : J.C.B. Mohr, 1960.

LEVINAS, Emmanuel. *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*. La Haye : M. Nijhoff, 1961.

LEVI-STRAUSS, Claude. *Mythologiques. Le Cru et le Cuit*. Paris : Éditions Plon, 1964.

NIETZSCHE, Friedrich. *Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen*, (1873). Cité par Gilles DELEUZE. *Nietzsche et la philosophie*. Paris : PUF, 1962, p. 33.

PIAGET, Jean. *La Psychologie de l'intelligence*. Paris : Armand Colin, 1947.

PROUST, Marcel. *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann* (1913). Pierre Clarac (dir.). Paris : Gallimard, « La Pléiade », 1954 ; *Le Côté de Guermantes,* 1920-1921. Pierre Clarac (dir.). Paris : Gallimard ; « La Pléiade », 1954.

STEINBECK, John. *The Grapes of Wrath*. New York : The Viking Press, 1939.